

PARTIR C'EST MOURIR

Jean MIGNOT

**PARTIR C'EST
MOURIR**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-6559-6

© Jean Mignot, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1 :

Elle était allongée, sur le dos. Elle contemplait la lune. Elle aimait quand elle était rousse, comme cette nuit. Elle y distinguait les mers, les montagnes et les cratères. Comme elle aurait voulu connaître l'autre face. Peut-être quand elle monterait au ciel après sa mort ?

Elle avait froid et fut traversée par un frisson surgissant du plus profond de son corps. Elle aurait dû se vêtir plus chaudement, mais elle n'avait pas pensé se retrouver là, allongée sur l'asphalte, en pleine nuit de ce froid mois de mars.

Elle sentit un liquide chaud qui se répandait sous elle et poissait ses longs cheveux, emportant lentement son énergie hors de son corps.

Elle se refusa de paniquer. Frédéric allait certainement déclencher les secours. Frédéric !

Follement amoureuse, elle avait tout accepté de lui depuis quatre ans...non, cinq, elle avait du mal à compter. Frédéric et son regard qui vous donnait envie de pleurer d'émoi. Sa chevelure brune épaisse et en désordre qui lui donnait l'air d'un berger grec.

Peut-être qu'il ne viendrait pas. Elle avait été tellement odieuse avec lui ces derniers temps. Il devait lui en vouloir peut-être au point de refuser de la secourir.

Il fallait qu'elle lui parle. Il fallait qu'elle l'appelle mais aucune partie de son corps ne voulait lui obéir. Il fallait qu'elle lui explique qu'elle n'était pas sûre de vouloir le quitter. Aucun son ne pouvait sortir de sa gorge. Elle avait affreusement soif alors qu'elle tremblait de froid.

Et puis, la lune devint moins rousse. « Ce doit être l'heure de la fermeture » se dit-elle, prise d'un incoercible fou rire intérieur. Elle vivait une situation dramatique et elle riait. Elle était convaincue qu'elle allait se réveiller et mettre fin à cette affreuse scène de cauchemar.

Soudain, elle vit s'approcher une petite fille aux boucles brunes, vêtues d'une jolie robe à smocks. L'enfant lui adressa un sourire avant de

rejoindre une silhouette féminine qui lui tendait la main. Le corps de cette femme était svelte. Ses vêtements démodés. Elle sortit de l'ombre. Son visage lui souriait doucement. Elle la reconnut : maman ! Elle avait l'impression d'avoir hurlé ce mot tellement chargé d'affectivité et d'émotion.

C'était bien sa mère qui était là et qui la contemplait. Mais la petite fille qui lui tenait la main !

– C'est moi, se dit-elle, prise d'une soudaine angoisse.

Puis, tout se déroula très vite et toutes les images de sa propre vie défilèrent sur l'écran de brume qui, petit à petit, masquait la lune. Toute sa vie. À la vitesse des images, la petite fille aux cheveux bouclés se transformait, comme dans un film en accéléré, jusqu'à devenir son portrait, son double. Comme dans un miroir. La silhouette maternelle se rétrécissait jusqu'à s'envoler en poussière.

Alors, elle entendit à nouveau l'affreux bruit du coup de feu. Elle ressentit à nouveau le choc qui l'avait fait atrocement souffrir avant que son corps, désarticulé ne retombe violemment sur le bord de la chaussée.

Alors, une voix s'adressa à elle :

– Mademoiselle, je suis médecin. Surtout, ne vous endormez pas. Je vais vous sortir de là, mais respirez fort et faites tout pour ne pas vous endormir.

Puis, presque aussitôt une autre voix retentit de nulle part, peut-être de l'intérieur. Elle était chaude, suave, envoûtante :

– Laisse-toi aller doucement, viens vers moi, je suis Amour.

Elle avait les yeux fermés mais fut éblouie par une intense lueur blanche.

– Mademoiselle, ne dormez pas.

– Viens vers moi mon enfant, viens, prends ma main.

– Mademoiselle, surtout ne dormez pas, ouvrez les yeux.

Alors, doucement, comme résignée, elle tendit la main vers celle qui s'offrait à elle. Elle s'apprêtait à quitter ce corps qui l'avait tant fait souffrir.

CHAPITRE 2 :

Séverine courait en tenant la main de Raphaël. Elle était « avec lui » depuis maintenant presque trois mois. Elle avait quatorze ans. Il avait dix-huit mois de plus. Ils se retrouvaient pratiquement tous les soirs après le collège. Malgré leur différence d'âge, ils s'étaient rencontrés dans la même classe de quatrième à la rentrée dernière.

De suite, ils avaient sympathisé. Séverine était d'une taille supérieure aux jeunes filles de son âge. Elle était svelte et cachait ses longues jambes sous un éternel jean qui ne laissait apparaître que les genoux au travers des traditionnelles déchirures. Elle laissait pousser ses cheveux bruns, autant par goût que par flemme d'aller chez le coiffeur. Quand elle n'avait pas déniché une copine pour lui tresser des petites nattes au

ras du crâne, elle trouvait un élastique au fond de sa poche et réalisait une simple queue-de-cheval. Finies les boucles de sa jeunesse. Raphaël préférait cette coiffure plus simple. Il trouvait qu'elle mettait plus en valeur son visage et ses yeux noirs fendus comme dans un perpétuel sourire. Elle limitait son maquillage à un rouge à lèvres mauve et un faux grain de beauté qu'elle se dessinait tantôt sur la pommette droite tantôt sur le bas de la joue gauche.

Ce soir-là, Raphaël la tirait par la main pour accélérer leur course malgré les injonctions répétées des deux policiers en uniforme qui les poursuivaient en les sommant de s'arrêter. Ils n'en avaient pas du tout l'intention, d'autant que Séverine avait toujours dans sa poche le porte-monnaie de la vieille dame qu'ils venaient de menacer et jeter à terre. Ses cris avaient alerté deux policiers en faction devant la synagogue dans une rue voisine.

Séverine aurait pu se débarrasser du porte-monnaie mais Raphaël n'avait aucunement l'intention de se défaire de son dernier investissement en shit. Il en avait acheté deux barrettes.

Soudain, il décida de s'engouffrer dans la petite ruelle à droite. À cet instant, Séverine avait tourné la tête pour jauger la distance qui les séparait des policiers. Totalement surprise par la brusque décision de son ami, elle perdit l'équilibre, lâcha sa main et s'effondra au sol. Sa tête heurta violemment le trottoir. Sonnée, elle ne put se relever avant l'arrivée des policiers. Plus jamais elle n'entendit parler de Raphaël qu'elle mit néanmoins un point d'honneur à ne pas dénoncer.

Conduite au commissariat voisin, elle reconnut d'autant plus avoir agressé la pauvre vieille qu'elle fut interrogée par le commandant Bordier qui ne la connaissait que trop bien. Il devait en être à sa cinquième ou sixième procédure la concernant ;

– On va appeler ta mère, je commence à connaître son numéro.

– Elle n'est pas à la maison.

– Elle a enfin trouvé du boulot ?

– Non, mais...j'veux dire...quand j'suis passée tout à l'heure elle était encore bourrée... elle m'a dit de faire un tour parc'qu'elle attendait... un... heu... un client !

Elle baissait la tête en regardant le bout de ses chaussures. Pour la vieille dame, elle s'en foutait. Elle allait assumer pour ça. Mais avouer que sa mère se prostituait c'était trop vexatoire, trop dégradant.

– Bon, écoute, ça suffit. Que tu te bousilles la santé en fumant de la merde c'est un peu ton problème à toi seule, mais maintenant tu as passé la vitesse supérieure en agressant une pauvre femme. Le proc m'a demandé de te placer en garde à vue le temps de prendre ta déposition et celle de la victime. Après, je t'emmène chez le juge Bloch.

– Oh, non. Pas lui. Il va me faire foutre en taule.

– Je n'ai pas le choix et puis tu vas avoir un avocat.

– Le dernier c'était un con, il m'a enfoncée.

– Dis donc, tu es bien ingrate. Si je ne me trompe, depuis que tu déconnes, tu n'as eu que deux remises à la famille et trois admonestations, c'est-à-dire rien du tout. Tu as bénéficié d'un honteux laxisme. Ce n'est pas étonnant que tu récidives. Cette fois, j'espère que tu auras une vraie condamnation. J'en ai marre de te voir ici.

Le commandant Bordier forçait la note à dessein. Il déplorait le laxisme dont faisaient preuve les juges pour enfants et dont ils refusaient de prendre conscience.

Une confrontation fut organisée avec la vieille dame. Celle-ci avait récupéré son porte-monnaie. Séverine pleurnichait et la victime, très émue, avait annoncé qu'elle retirait sa plainte.

– Alors, j'veais pouvoir partir s'exclama Séverine qui avait soudainement retrouvé le sourire.

– Tu ne crois vraiment pas t'en tirer à si bon compte, répliqua Bordier qui n'avait pas été dupe des jérémiades de la jeune fille. Le juge tiendra peut-être compte du retrait de la plainte, mais ton dossier reste ouvert.

Deux heures plus tard, le juge Bloch reçut Séverine et son avocat d'office. Croyant impressionner la délinquante, il fit mine de s'interroger sur un placement en détention puis :

– En fin de compte, je vais te laisser en liberté en attendant que tu comparaisse devant le tribunal. Mais je te place sous contrôle judiciaire et je te désigne un éducateur. Ce sera Monsieur Frédéric Blanc. Il te contactera.

CHAPITRE 3 :

C'est au prix d'une constance sans faille et d'un travail acharné que Frédéric Blanc avait décroché sa maîtrise de psychologie à la fac de Nanterre.

Il avait su concilier ces études avec son métier d'éducateur de la Protection Judiciaire de la Jeunesse.

Frédéric, c'était tout à la fois un bosseur doublé d'un arriviste. Il avait un sens aigu de l'analyse, de la relation humaine et de la communication.

Il pouvait charmer, flatter et convaincre. Il avait su se ménager un rôle devenu incontournable au sein du tribunal de grande instance de Versailles. Son sérieux et son sens aigu du rôle d'éducateur lui avaient immédiatement attiré les grâces des trois juges

des enfants attachés au tribunal. Ils le désignaient presque systématiquement dans les dossiers difficiles.

Comme il avait un sens développé du contact humain, il avait su aussi convaincre les juges aux affaires familiales de l'utilité de ses talents en vue de gérer ces contentieux par la mise en place de médiations qui, assez rapidement, lui furent confiées. Il avait même réussi à persuader les juges des tutelles que sa formation d'éducateur et son expérience de la médiation auxquelles venait s'ajouter sa maîtrise de psychologie, pouvaient constituer un bagage permettant de le désigner comme tuteur.

Il eut alors l'idée de valoriser l'ensemble de ces diverses compétences au sein d'une structure associative regroupant des éducateurs, des assistantes sociales, des médiateurs et des psychologues et dont il considérait bien évidemment qu'il devait la présider.

C'est ainsi qu'il fut le créateur et l'animateur principal de l'association versaillaise éducative et sociale dite AVESO. Frédéric sut habilement présenter un dossier de demande de subvention au ministère de la Justice, dossier vigoureusement soutenu non seulement par la

quasi-totalité des magistrats mais aussi par un bon nombre d'avocats.

Au travers de son association, ce quadragénaire avait su se rendre indispensable, incontournable. Il était invité à la table de presque tous les magistrats, du siège comme du Parquet. Il était apprécié du Barreau et comptait des bâtonniers au nombre de ses relations. Il était de toutes les manifestations et réceptions du monde judiciaire Versaillais.

D'ailleurs, son entregent avait amené un certain nombre de personnes de ce milieu à le consulter à titre personnel pour résoudre des problèmes familiaux.

Il connaissait, ainsi, beaucoup de secrets et parfois la vie intime des uns et des autres, parfois des plus hauts placés.

Cet homme suractif était servi par une constitution de rugbyman et une résistance physique comme psychique largement au-dessus de la moyenne. Sa voix grave sortait des profondeurs de son large thorax. Doté d'un rire de ténor, il savait manier un humour acide qui le faisait tout à la fois admirer et craindre. La rondeur de son visage et de ses traits pouvait rassurer. L'intensité de son regard, servie par des

yeux d'un bleu délavé pouvait troubler, voire inquiéter ou, même, jusqu'à littéralement tétaniser.

Frédéric avait épousé Alice en 2006, dès qu'elle avait eu dix-huit ans révolus. Il en avait alors vingt-neuf. Cette petite femme, svelte, avait des traits fins, soulignés par une peau opaline et de grands yeux noirs, comme dessinés. Elle avait des cheveux courts, coupés au carré. Toujours vêtue très sobrement, elle donnait une impression de fragilité et même de résignation.

Elle était orpheline. Ses parents avaient perdu la vie dans un crash aérien en 2004. Le Boeing 737 de la Flash Airlines s'était abîmé dans la mer rouge, peu après son décollage de Charm el-Cheikh, entraînant la mort de cent quarante-huit personnes.

Son père, Pierre, avait insisté pour offrir un voyage à Catherine, son épouse, pour lui « changer les idées » après les frasques d'Alice. Celle-ci avait été une enfant difficile. À l'âge de quinze ans, elle avait donné naissance à Arthur, fruit d'une amourette sans lendemain que le père s'était vu interdire de reconnaître par ses parents. Arthur avait un an et Catherine s'était autorisé

cette petite escapade avec son mari. Ce fut leur dernier voyage.

À seize ans, outre son fils, Alice n'avait plus que sa grand-mère Yvette pour toute famille. À l'époque âgée de soixante-deux ans, atteinte d'une maladie dégénérative, elle était presque impotente. Maintenant, elle en avait soixante-seize et se plaisait à souligner qu'elle avait encore « toute sa tête ».

Aujourd'hui, Frédéric, Alice, Arthur et Yvette occupaient une agréable maison dans le quartier résidentiel de Clagny, une de ces meulières typiques de la fin du 19^{ème} siècle. Frédéric l'avait achetée sur ses fonds personnels en 2010. Alice n'avait jamais compris comment il avait pu réunir assez d'argent pour une telle acquisition dans un quartier « chic » de Versailles. Elle n'avait pas osé poser trop de questions et, avec son bon sens, Yvette avait clos le chapitre. « Profitons-en en silence » avait-elle décrété. Elle avait eu un petit sourire qu'Alice n'avait pas su interpréter.

L'essentiel était que chacun avait sa place. La chambre d'Yvette, dite Mamyvette, au rez-de-chaussée eu égard à son handicap. Elle jouxtait la pièce de séjour et la cuisine. Frédéric et Alice

occupaient le premier étage et Arthur était logé dans une chambre mansardée à côté du grenier.

Dans ce cadre agréable, la vie familiale aurait pu se dérouler paisiblement, pour les uns comme pour les autres, si elle n'avait été perturbée par la présence régulière de « la protégée », comme Yvette l'appelait avec un petit sourire entendu.

La « protégée » n'était autre que Séverine. Mineure, elle avait allégrement chargé les lignes de son casier judiciaire. Son dernier délit l'avait conduite sous la coupe de Frédéric désigné comme son éducateur par le juge des enfants, voilà maintenant onze ans. C'est à peu près à l'époque de l'acquisition de la maison qu'à vingt-sept ans, elle avait fait son apparition dans la vie de la famille. Frédéric l'avait présentée comme une personne fragile, au passé difficile, qu'il importait d'accompagner « vers une réinsertion non encore accomplie », comme il disait !

À la maison, personne n'était réellement dupe. Si Séverine avait disparu quelques années pour s'installer sur l'île de Guernesey, il existait entre Frédéric et elle, depuis son retour, des liens bien plus étroits que ceux d'une relation entre un ancien éducateur et sa protégée. Mais personne n'osait poser clairement le problème. Personne

n'osait s'insurger ouvertement contre la présence régulière de cette importune qui venait quand elle voulait, à l'heure qu'elle voulait, comme en pays conquis. Elle donnait ses ordres, critiquait, chapitrait, sermonnait aussi bien Alice et son fils que la vieille Yvette.

L'ambiance était malsaine et délétère et, pourtant, rien ne transpirait en dehors de l'intimité de cette famille.

CHAPITRE 4 :

Ce dimanche matin, Arthur avait été gagné par la mauvaise humeur dès son réveil. Le 18 mars de chaque année était un jour qu'il abhorrait depuis son plus jeune âge. C'était la date de son anniversaire. Il était né le dix-huit mars 2003. Aujourd'hui, il était censé « fêter » ses quinze ans.

Mais voilà, ce jour-là, comme les années précédentes, c'est le sentiment d'une angoisse mêlée d'exaspération qui l'étreignait dès son réveil. Le rappel de sa naissance ravivait en lui l'impossible quête d'un père dont il ne savait rien, qui n'existait pas, même pour l'état civil. Inconnu ! C'est paraît-il le père de beaucoup d'enfants. C'est peut-être lui qui est enterré sous l'Arc de Triomphe !

Oh c'est vrai ! Sa mère, Alice, avait tout fait pour le doter d'un semblant de foyer. Il avait trois ans lorsqu'elle s'était jetée dans les bras de Frédéric, celui qu'elle considérait comme son sauveur et que lui-même n'avait jamais pu encaisser.

Cet homme avait voulu prendre la place de son géniteur, sans vergogne, sans retenue, sans la moindre pudeur. Arthur devait se considérer comme son fils puisqu'il avait décidé de jouer le rôle du père.

Ce qui exaspérait Arthur c'est que sa mère se prêtait depuis longtemps à ce jeu de rôle interprété par Frédéric. Ce qui le faisait bouillir encore plus était cette espèce d'unisson à la gloire des vertus de ce type. À l'extérieur, il passait pour un mari et un « père » exemplaires alors qu'il était odieux dans l'intimité de son couple et de sa famille qu'il se plaisait à dire « reconstituée ».

Ce soir, aurait lieu le rituel dîner d'anniversaire avec l'habituel gâteau au chocolat surmonté des bougies qu'il faudrait souffler au son du traditionnel « happy birthday » entonné par une ridicule chorale menée sous la férule de Frédéric, très fier de sa tonalité de baryton.

Elle serait encore composée de Mamyvette, aux accents chevrotants dans sa chaise roulante, de maman au chant si doux mais si timide et, pour compléter le chœur, de la voix grasse et gouailleuse de Séverine.

Celle-là, Arthur ne pouvait pas l'encadrer. Ses souvenirs les plus anciens lui laissaient l'image d'une emmerdeuse qui se mêlait de tout dans la maison, y compris de son éducation. Comme si Maman n'en était pas capable.

Et puis, il n'encaissait pas son attitude à l'égard de Frédéric. Elle se collait toujours à lui, même devant Maman qui faisait semblant de ne pas voir. Et pourtant, ça faisait des années ! Frédéric disait bien fort qu'il la considérait comme sa fille. Tu parles ! Elle n'avait que six ans de moins que lui. Il paraît que quand elle était mineure il avait été son éducateur. Mon œil ! Arthur pensait qu'il s'agissait plutôt d'éducation sexuelle. D'ailleurs, un jour en entrant en cachette dans la chambre de Maman pour faucher quelques pièces dans son porte-monnaie, histoire de s'offrir des Haribo, il avait surpris Frédéric et Séverine enlacés, s'embrassant comme au cinéma. Il avait immédiatement battu en retraite en refermant prestement la porte.

Les jours qui avaient suivi, Frédéric ne lui avait rien dit. Il avait l'air de rien. Peut-être qu'il était sûr qu'Arthur ne dirait rien à sa mère soit pour ne pas lui faire de la peine, soit parce qu'il aurait été obligé de lui expliquer ce qu'il voulait faire dans sa chambre. C'était bien le genre de calcul que pouvait faire un type comme lui.

Décidément, il ne pouvait encaisser celui qui voulait se faire admettre comme père de substitution. D'ailleurs, il suffisait que son regard rencontre celui de Frédéric pour qu'il ressente un profond malaise. Ces yeux étaient d'un bleu inquiétant. Un peu comme décolorés à l'eau de javel. Quand ils le fixaient Arthur perdait tous ses moyens, il était comme tétanisé et devait s'empressement d'essayer de s'intéresser à autre chose, de faire un break. Il s'efforçait de fixer son regard au milieu, sur le haut du nez, mais, comme attirés par un aimant, ses yeux redevenaient la cible de ceux de Frédéric.

D'ailleurs, c'est certainement ce qui arrivait à Maman. Elle semblait toujours comme robotisée par cet homme qui paraissait avoir tous pouvoirs sur elle. Elle se comportait comme une petite fille soumise et Arthur le vivait très mal. Voilà pourquoi cette journée au cours de laquelle

il faudrait faire semblant de s'entendre et, même, faire semblant de s'aimer, serait pour Arthur, avec celle de Noël, la plus difficile à supporter de l'année.

Celle-ci fut même insupportable.

À la fin du dîner, Alice s'était retirée dans la cuisine pour allumer les quinze bougies. Elle entra dans la salle à manger en tenant le gâteau sous sa main droite et, de la gauche elle actionna l'interrupteur pour mettre la pièce dans le noir. Frédéric, le baryton, entonnait le chant rituel de l'« happy birthday » lorsqu'Alice se prit les pieds dans le tapis et perdit l'équilibre. Dans sa chute, le plat contenant le gâteau lui échappa des mains et fut projeté sur la table qu'il traversa en glissant jusqu'à s'écraser au sol dans un affreux « flocc ». Prises sous ce soudain magma, les quinze bougies n'avaient pas résisté.

Il s'en suivit un affreux silence, uniquement rompu par les gémissements d'Alice affalée sur le sol. La salle à manger était plongée dans le noir. Arthur retenait sa respiration partagée entre le fou rire et l'angoisse de la réaction de Frédéric. Celle-ci ne se fit pas attendre :

– Quelle conne tu fais ! Lève-toi, non de dieu et va allumer la lumière !

Alice ne gémissait plus, elle pleurnichait. Yvette, avec la spontanéité de ses soixante-quinze ans, n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire ce qui ne faisait qu'accentuer la colère de Frédéric. Celui-ci, fou furieux s'était levé pour allumer.

– C'est pas possible d'être aussi conne !

– Mais je me suis pris le pied dans le tapis...
Je m'suis fait très mal.

Elle se relevait péniblement, souffrant manifestement du genou.

– Mais on s'en fout que t'aies mal. Regarde ce que tu as fait, le gâteau est foutu. Il a coûté suffisamment cher alors que tu n'es pas fichue d'en faire un toi-même. Tu as gâché l'anniversaire de ton fils et tu ne penses qu'à toi.

Il était hors de lui, dans un état d'excitation incoercible et Arthur, pris d'une soudaine panique, se garda bien de porter ses yeux vers ce regard devenu comme fou. Il aurait peut-être pu attendre ainsi que le calme revint d'autant qu'aussi angoissée que lui, Yvette avait réussi à maîtriser son fou rire. Mais tout à coup :

– Frédéric a bien raison. Ta maladresse est impardonnable, à ton âge et...

Séverine fut interrompue par la réaction violente d'Arthur. Celui-ci se leva brutalement, repoussant sa chaise qui s'abattit au sol avec fracas. Sans un mot, jetant sa serviette au milieu de la table, il se précipita vers l'escalier pour rejoindre sa chambre. Même Frédéric en resta bouche bée.

Arthur se jeta en larme sur son lit. Il entendit les nouveaux éclats de voix de Frédéric, appuyés par Séverine. Les gémissements de sa mère faisaient écho à cette agression verbale.

Appuyant ses mains sur les oreilles, il retrouva, petit à petit, un début de quiétude en se forçant à penser à autre chose : Son skate board, sa prof de maths si sympa, ses potes, sa copine Ève qui allait fêter son anniversaire dans quelques jours. Ça sera un vrai anniversaire... celui-là.

Tout à coup, il perçut quelques coups timides donnés sur la porte qui s'ouvrit sur Alice. Celle-ci se précipita sur le lit et se jeta dans les bras de son fils, incapable de retenir un violent sanglot. Arthur enlaça sa mère, couvrant de baisers ses joues trempées de larmes et tapotant son dos comme pour la calmer. Ils restèrent longtemps ainsi avant qu'Alice ne puisse parler :

– Pardonne-moi, Arthur, je suis stupide et j'ai gâché ton anniversaire. Je comprends ta réaction de colère et...

– Mais je n'en ai pas du tout après toi. Ça peut arriver à tout le monde mais j'peux pas supporter...

Il s'arrêta, la gorge serrée par une violente émotion. Elle respecta son silence puis il reprit :

– J'peux pas supporter la façon dont il te traite. J'peux pas supporter cette conne de Séverine qui te considère comme une moins que rien et...

– Et quoi ?

Il sembla hésiter puis se lâcha :

– Et... je ne comprends pas comment tu acceptes tout ça, comment tu... comment tu le laisses faire.

– Mais tout est de ma faute. J'aurais dû faire attention. C'était ton gâteau d'anniversaire et je n'en ai pas pris assez soin et...

– Arrête maman, c'était qu'un gâteau ! Et puis tu n'as pas fait exprès. Il n'avait pas à te parler comme ça ! Et en plus, cette... cette pute qui en rajoute !

– Ne parle pas ainsi.

– Mais Maman, ça fait des années que ça dure et tu te laisses faire. Il te parle comme à un chien. Et puis, avec son regard, comme un serpent il a l'air de te fasciner. On dirait que tu es comme une proie, incapable d'une réaction. Et puis, là-dessus Séverine en rajoute toujours une couche. Parfois, celle-là j'ai envie de la tuer, vraiment !

– Ne dis pas des choses comme ça. C'est vrai que sa présence et son comportement me sont insupportables. Je n'arrive pas à savoir si elle est sa maîtresse ou simplement, comme il le prétend, celle qu'il protège depuis de longues années.

– C'est pourtant évident. Il faut que ça s'arrête et si tu ne fais rien, moi je vais m'en occuper. Je te jure, je vais la zigouiller

– Je t'en prie, calme-toi. Ne parle pas comme ça. Tout ça c'est de ma faute. Je vais assumer.

Elle le serra un peu plus fort puis écrasa un baiser sur son front avant de se lever.

– Bonne nuit, mon fiston.

Lorsqu'elle regagna la salle à manger, elle trouva Yvette encore à table, sur sa chaise roulante, la tête renversée en arrière, la bouche grande ouverte laissant passer le son d'un léger ronflement.

Alice avait horreur de voir sa grand-mère dans cette position qui faisait tant penser à la mort.

Avec délicatesse, elle posa sa main sur l'épaule de la vieille dame qui ouvrit doucement un œil, puis l'autre :

– Ah, c'est toi ! Je crois que je me suis endormie.

Alice lui décocha son sourire le plus affectueux.

– En voyant que tu étais montée chez Arthur, Frédéric est allé reconduire Séverine chez elle. Il en met un temps... !

CHAPITRE 5 :

L'habitacle de la BMW, sentait bon le cuir neuf. Frédéric raccompagnait Séverine et il régnait un silence un peu pesant et inhabituel. Il alluma la radio qui diffusa doucement ce qui pouvait ressembler à un nocturne de Chopin. Il adorait la musique classique. Au début il s'y était forcé. Ça donnait bon genre au personnage qu'il avait décidé de jouer depuis qu'il fréquentait le beau milieu.

– Tu fais la gueule ?

– Hum...

– Ce n'est quand même pas à cause de l'histoire du gâteau.

– ...

– Mais qu'est-ce que tu as, bon sang ?